

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 www.hippodromedouai.com  
 hippodrome  
 douai scène nationale

# VICKY CRISTINA BARCELONA

## Woody Allen

Né Allen Stewart Konisberg, le 01 décembre 1935 à Brooklyn, New York. À l'âge de seize ans, Woody Allen envoie des histoires drôles à différents chroniqueurs de journaux. Après avoir écrit des sketches pour la télévision et d'innombrables chroniques pour des magazines comme Playboy, il décide en 1961 de monter sur les planches. Il arpente ainsi les cabarets et les plateaux de télévision. Woody Allen est remarqué par le producteur Charles Feldman, qui lui propose de réécrire le scénario de *Quoi de neuf Pussycat ?* (1965), puis celui de *Casino Royale* (1967). À la même période, il remonte *Lily la tigresse* (1966), un film d'espionnage japonais, en le commentant et en y ajoutant quelques séquences. C'est son premier long métrage.

Il enchaîne en 1969 avec la comédie

*Prends l'oselle et tire-toi* avant de jouer le rôle principal de *Tombe les filles et tais-toi* d'Herbert Ross (tiré de sa pièce *Play it again Sam*). Rares seront les autres cinéastes qui le dirigeront : Martin Ritt (*Le Prête-nom*, 1976) Godard (*King Lear*) ou Paul Mazursky. En tant que réalisateur, Woody Allen opte d'abord pour un style burlesque et satirique, et le grand public voit en lui un petit bonhomme à lunettes d'une épouvantable maladresse. Il s'imposera toutefois grâce à des œuvres plus personnelles, teintées de mélancolie, mais toujours pleines d'autodérision, comme *Annie Hall* (Oscar du Meilleur réalisateur et du Meilleur scénario en 1976), et *Manhattan* (1979), films dans lesquels s'illustre sa première muse, la pétillante Diane Keaton. Le cinéaste ira encore plus loin dans la gravité avec le très bergmanien *Intérieurs* (1978) et plus tard *September* ou *Une autre femme*

Les années 80 sont marquées par la rencontre avec Mia Farrow, sa nouvelle égérie, qui apparaît dans tous ses longs métrages, de *Comédie érotique d'une nuit d'été* (1982) à *Maris et femmes* (1992). Adulé par les cinéphiles européens, le New-Yorkais est très épris de leur culture, puisant son inspiration chez Tchekhov (*Hannah et ses sœurs*, Oscar du Meilleur scénario en 1987), Dostoïevski (*Crimes et délits*) ou Kafka (*Ombres et brouillard*). Un rien nostalgique, le cinéaste rend hommage au music-hall (*Broadway Danny Rose*), à la radio d'antan (*Radio Days*) et au septième art (*La Rose pourpre du Caire*, 1985). La rupture avec Mia Farrow fait grand bruit (Allen partageant désormais la vie de la fille adoptive de celle-ci), mais cela n'entame en rien la productivité du cinéaste. S'il retrouve Diane Keaton le temps

2008 (sortie France : 8 octobre 2008) - États-Unis / Espagne - couleur - 1h37 - VO

film de **Woody Allen** (réalisation et scénario)

image : **Javier Aguirresarobe** - montage : **Alisa Lepselter** - première assistante réalisatrice : **Daniela Forn** - décors : **Alain Bainée** - costumes : **Sonia Grande** - son : **Peter Glossop** et **Joe White** - effets visuels : **Randall Balsmeyer** - directeur artistique : **Inigo Navarro** - maquillage : **Eva Quilez** et **Ana Lozano** - scripte : **Maralyn Causley** - production : **Mediapro, Gravier Productions** et **Dumaine** - producteurs : **Letty Aronson, Gareth Wiley** et **Stephen Tenenbaum** - distributeur : **Warner Bros.**

avec : **Rebecca Hall** (Vicky), **Scarlett Johansson** (Cristina), **Javier Bardem** (Juan Antonio), **Penélope Cruz** (Maria Elena), **Chris Messina** (Doug), **Patricia Clarkson** (Judy Nash), **Kevin Dunn** (Mark Nash), **Julio Perillan** (Charles), **Carrie Preston** (Sally), **Pablo Schreiber** (Ben), **Zak Orth** (Adam), **Abel Folk** (Jay), **Manel Barcelo** (le médecin), **Josep Maria Domènech** (Julio Josep), **Christopher Evan Welch** (le narrateur), **Juan Quesada** (le guitariste de Barcelone), **Ricard Salom** et **Maurive Sonnenberg** (les invités de la galerie d'art), **Emilio De Benito** (le guitariste des Asturies), **Jaume Montané, Lloïl Bertran, Joel Joan** et **Silvia Sabaté** (les amis de Juan Antonio).

Voici l'étape espagnole du Woody Allen European Tour. Exilé de sa bulle new-yorkaise pour cause d'épuisement de son crédit auprès des studios hollywoodiens, Woody Allen a débuté ce voyage européen depuis déjà quatre ans, pour son plus grand bénéfice artistique et financier. Après trois incursions successives en Angleterre (*Match Point*, 2005, *Scoop*, 2006, *Le Rêve de Cassandre*, 2007), et avant une probable halte en France, *Vicky Cristina Barcelona*, comédie sentimentale tournée à cent à l'heure, invite le public à un exubérant arrêt ibérique.

C'est à Barcelone, baroque et fiévreuse capitale catalane, que se déroule ce qu'il ne faut pas craindre de nommer l'espagnolade. Là, un beau matin, débarquent à l'aéroport deux belles jeunes femmes américaines, invitées à passer l'été par les parents éloignés de l'une d'entre elles résidant dans la ville.

Le film procède en partie de l'antagonisme qui caractérise ce tandem. Vicky (Rebecca Hall), la brune élégante, est une sage étudiante qui termine un mémoire sur l'identité catalane et a laissé au pays son fiancé, jeune businessman aussi piquant qu'un pot de yaourt. Cristina (Scarlett Johansson), la blonde explosive, est une épidermique velléitaire en quête de vocation artistique, d'expériences nouvelles et de sensations fortes.

Le réalisateur va donc s'amuser à soumettre ces deux modernes jouvencelles à un jeu trépidant qui brouille la donne de départ. Du moment où elles posent le pied sur le sol espagnol, les événements ne cesseront de s'accélérer, les esprits de s'échauffer, les cœurs de s'effoler. L'obtention de ce précipité passe par l'ajout d'un puissant réactif local. Il s'agit de Juan Antonio (Javier Bardem), artiste peintre exalté et ténébreux, qui, de notoriété publique, n'est jamais vraiment sorti de la relation passionnelle et violente qu'il entretient avec son ex-femme, Maria Elena (Penélope Cruz), qui a pourtant failli le truci der d'un coup de couteau.

Plus que les charmes réels de l'individu, c'est cette rumeur qui incite Cristina, avide de romanesque, à en tomber raide amoureuse lors qu'elle le croise au vernissage d'une exposition. Et c'est sa faim d'expérience passionnelle qui l'incite à répondre favorablement à l'artiste lorsqu'il propose sans détour aux jeunes femmes de passer un week-end en sa compagnie à Oviedo pour y admirer une sculpture rare du Christ et y faire accessoirement l'amour à trois après un bon dîner. Rétive à cet épicurisme frelaté, Vicky, qui bat froid Juan Antonio, se laisse pourtant entraîner dans l'aventure par Cristina.

Et ce qui doit arriver n'arrive justement pas. Victime d'une inflammation ibérique de son ulcère, Cristina s'âlite, et c'est Vicky, dont la froideur cache des trésors romantiques insoupçonnés, qui se laisse finalement subjugué par l'arsenal vieux style (dîner aux chandelles, guitare au clair de lune...) que déploie à son intention le bellâtre tourmenté.

Mais le retour à Barcelone renverse de nouveau la donne, avec l'arrivée du fiancé de Vicky, qui organise leur mariage en Espagne, et l'installation de Cristina, conquise à son tour en quatrième vitesse, avec Juan Antonio. Chez qui ne tarde pas à débarquer Maria Elena, tout juste sortie d'une tentative de suicide, et avec la folie furieuse de laquelle Juan Antonio et Cristina finissent par composer un ménage à trois, façon corrida.

L'histoire, basée sur l'accumulation des péripéties, l'accélération des ellipses et le retournement des situations, se poursuit bien au-delà de ce point et le spectateur l'appréciera pour ce qu'elle est : une fantaisie débridée servie par d'excellents

de la brillante comédie policière *Meurtre mystérieux à Manhattan* (1993), le réalisateur se plaît à faire appel à de talentueux comédiens de la jeune génération, comme Mira Sorvino, Edward Norton (la comédie musicale *Tout le monde dit I love you* en 1996) ou Leonardo DiCaprio (*Celebrity*). La dimension purement comique de ses films (*Escrocs mais pas trap*, *le Sortilège du scorpion de Jade*), s'enrichit souvent d'une réflexion sur la création artistique : on peut citer *Harry dans tous ses états* en 1997, *Hollywood Ending* ou *Accords et désaccords*, qui témoigne de son amour pour le jazz - il est lui-même clarinettiste. Au milieu des années 2000, une rupture s'opère dans le «système allénien» : le cinéaste abandonne New York pour tourner trois films consécutifs à Londres. C'est d'abord le très noir *Match Point* (2005), avec entre autres la troublante Scarlett Johansson, qui deviendra son actrice-fétiche, puis le plus léger *Scoop* et enfin *le Rêve de Cassandra*, dans lequel il s'intéresse pour la première fois aux rapports entre frères. Woody Allen poursuit son périple européen en situant en Espagne l'action de son film suivant, justement intitulé *Vicky Cristina Barcelona* (2008).

source : www.allocine

acteurs et des moments de comique jubilatoire, notamment dans l'outrance échevelée que Bardem et Cruz confèrent à la perversion morbide de leur relation.

Mais le film recèle bien d'autres intérêts. L'intelligence de son style d'abord, dont la vitesse et la perpétuelle fuite en avant des personnages s'accordent avec l'architecture baroque de Barcelone, très présente dans le film. Mais aussi bien la manière dont cette fable utilise l'imagerie populaire, voire les clichés les plus éculés (sur l'Amérique aussi bien que sur l'Espagne) pour en tirer, dans la tradition du classicisme hollywoodien, une vérité universelle sur l'inconstance des sentiments.

Mais ce détour européen, qui est aussi un retour en grande forme cinématographique, permet surtout de lancer une ultime hypothèse sur le cinéma de Woody Allen. La manière exceptionnelle dont le cinéaste retrouve ses fondamentaux en filmant hors de son territoire, là où tant d'autres les perdent, fait penser qu'il n'aura jamais complètement été ce réalisateur juif new-yorkais qu'on a voulu qu'il soit. Du moins pas davantage qu'il n'est aujourd'hui anglais ou espagnol. En vérité, Allen n'est rien d'autre qu'un alien, étranger à tout, à commencer par lui-même. Il est par conséquent partout chez lui, où chacune de ses apparitions (qu'il soit ou non à l'écran) est une disparition de plus. Ce programme instable, Woody Allen l'avait définitivement formulé dans un chef-d'œuvre intitulé *Zelig* (1983). À 70 ans passés, il en accomplit le destin, et c'est assez magnifique.

Jacques Mandelbaum - Le Monde

La filmographie de Woody Allen décrit la courbe d'un parcours intellectuel : il y a eu une adolescence pleine d'angoisses et de rires nerveux, une maturité durant laquelle il s'est confronté de façon plus frontale à lui-même et à ses modèles cinématographiques, et puis, depuis le début des années 2000, Allen est entré dans son troisième âge, à la fois sombre et détaché. Sous ses dehors de film solaire, *Vicky Cristina Barcelona* s'inscrit pleinement dans cette veine. Il s'agit, en effet, d'une sorte de conte moral placé sous le signe de la fatalité des destins. Mais contrairement à *Match Point* et sa noirceur implacable, *Vicky Cristina Barcelona* tente un détour, charmant mais pas tout à fait convaincant, par le plaisir. Plongeant dans les vertiges de la tentation, le film semble étrangement peu en accord avec son propos. Ayant pour sujet l'abandon aux grands sentiments (l'amour passion) et aux pulsions majeures (sexualité, colère, jalousie, appétit, créativité), il reste, lui, radicalement du côté du contrôle et de la maîtrise. Sa rigueur formelle ne semble jamais mise en péril, la sensualité y semble abordée de façon très prude et l'humour distillé avec un grand sens de la mesure. Après, pour ce qui est de l'élégance on peut faire confiance à Woody Allen, dont le style reste plein de distinction, de finesse et de charme. On peut aussi compter sur ses comédiens, triés sur le volet. Javier Bardem s'empare du cliché du latin lover en lui donnant une réalité immédiate, un présence évidente. Et dans le trio féminin, l'outsider Rebecca Hall réussit avec grâce à faire de l'ombre à Penélope Cruz et Scarlett Johansson.

N.M. - Fiches du Cinéma

## L'ÉVOLUTION DU HÉROS MASCULIN CHEZ WOODY

Au commencement était Woody, que l'on a pris pour un personnage à part entière, comme il en existait au temps du muet. On voyait bien qu'Alvy Singer (*Annie Hall*, 1977) n'était pas Danny Rose (*Broadway Danny Rose*) ou Larry Lipton (*Meurtre mystérieux à Manhattan*). Il n'empêche que tous ces héros masculins de comédies réalisées par Woody Allen partageaient la même élocution à haut débit, la même propension à l'autodérision.

L'âge venant, Woody Allen metteur en scène se voit obligé de refuser certains premiers rôles comiques à Woody Allen acteur. En 1994, John Cusack joue un jeune auteur de théâtre raté dans *Coups de feu sur Broadway*. Son David Shayne parle et bouge comme Woody Allen, ce qui ne surprend pas trop de la part d'un jeune acteur américain.

Quatre ans plus tard, le cinéaste confie le rôle principal de la plus amère de ses comédies, *Celebrity*, à un acteur britannique formé par la Royal Shakespeare Company, Kenneth Branagh. Celui-ci se défait en un instant de son accent pour parler comme un natif de Queens, et pousse si loin le mimétisme avec son metteur en scène que ses apparitions deviennent un spectacle dans le film.

Dans les comédies qui suivent, de *Maudite Aphrodite* (1995) à *Hollywood Ending* (2002), Woody Allen reprend la main et se met en scène. À partir d'*Anything Else, la vie et tout le reste*, il entame une lente éclipse. *Anything Else* lui permet de cohabiter avec lui-même : il joue David Dobel, un vieil homme paranoïaque, enclin à la violence, pendant que le rôle du *schlemiel* (le freluquet qui n'a jamais de chance) revient à Jason Biggs, interprète de la saga pour teenagers *American Pie*. Il arrive que la mise en dépôt du personnage de Woody Allen auprès d'un corps étranger vire au fiasco : c'est le cas dans le segment comique de *Melinda et Melinda*, qui voit la grosse carcasse de Will Ferrell refuser la greffe.

Restent deux exceptions à cette omniprésence, directe ou par procuration, de Woody Allen dans ses comédies (ses films « sérieux » fonctionnent sur des principes tout à fait différents). En 1983, le héros masculin de *La Rose pourpre du Caire* est justement tout à fait mâle et héroïque, puisqu'il n'existe vraiment que sur l'écran d'un cinéma des années 1930 : Jeff Daniels lui prête un charme un peu fade.

Le Juan Antonio que joue Javier Bardem dans *Vicky Cristina Barcelona* est d'une tout autre espèce, un macho au cœur tendre, un bourreau des cœurs latin à qui metteur en scène et comédien ont refusé toute parenté avec ce personnage apparu il y a quarante ans dans *Prends l'oseille et tire-toi* sous le nom de Virgil Starkwell.

Thomas Sotinel - Le Monde